Jean-Christophe Bailly est né en 1949 à Paris. Après avoir longtemps travaillé dans l'édition (notamment chez Hazan et aux éditions Christian Bourgois), il enseigne aujourd'hui l'histoire de la formation du paysage à Blois. Depuis son premier livre, publié en 1967, il a beaucoup écrit, en croisant les genres et en couvrant de nombreux domaines qu'il s'efforce de faire jouer entre eux. Parmi ses livres récents : *Panoramiques* (Bourgois, 2000), *Tuiles détachées* (Mercure de France, 2003), *Le Versant animal* (Bayard, 2007) et *L'Instant et son ombre* (Seuil, 2008).

Jean-Christophe Bailly

LE DÉPAYSEMENT

VOYAGES EN FRANCE

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0210-4956-5 (ISBN 978-2-02-097493-6, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Introduction

Le sujet de ce livre est la France. Le but est de comprendre ce que ce mot désigne aujourd'hui et s'il est juste qu'il désigne quelque chose qui par définition n'existerait pas ailleurs, du moins pas ainsi, pas de cette facon-là. Mon idée fut que pour m'approcher de la pelote de signes enchevêtrés mais souvent divergents formée par la géographie et l'histoire, par les paysages et les gens, le plus simple était d'aller voir sur place, autrement dit de visiter ou de revisiter le pays. La matière de ce livre, ce sont donc d'abord des incursions que j'ai faites en divers lieux du territoire, choisis en règle générale parce qu'ils faisaient trembler le motif, soit qu'ils m'aient semblé incarner des points de cristallisation de la forme nationale interne, soit au contraire parce qu'ils étaient sur des bords. Je précise qu'une forme interne sans bord ne peut pas même exister.

Écrit en relation étroite à ces incursions, le texte a été rédigé entre le printemps 2008 et l'automne 2010. Mais l'idée de l'écrire, ou tout au moins de tenter quelque chose d'approchant, beaucoup plus ancienne, aura suivi un long cheminement dont j'extrais deux étapes.

La première est lointaine : c'est même le seuil le plus reculé d'où je puisse voir l'idée du livre apparaître. Je ne peux pas le dater avec une trop grande précision, mais la marge d'erreur n'est pas grande : 1978 ou 1979, soit les années où, découvrant New York, je m'arrangeais pour y rester le plus longtemps possible. En tout cas j'y étais depuis des semaines lorsque dans un appartement, où passait à la télévision, en version originale, *La Règle du jeu*, le film de Jean Renoir, il m'arriva ceci d'inattendu que ce film (ce que je revois, c'est seulement l'image en noir et blanc, sans dimensions ni cadre) se mue en révélation. Non parce que je l'aurais alors découvert (je l'avais en effet déjà vu, de cela en revanche je suis sûr), mais parce qu'à travers lui, à travers donc ce film qui, sans doute, est avant tout un classique du cinéma, j'eus la révélation, à ma grande surprise, d'une appartenance et d'une familiarité. Ce que ce film tellement français, ainsi visionné à New York, me disait à moi qui au fond n'y avais jamais pensé, c'est que cette matière qu'il brassait (avec la chasse, le brouillard, la Sologne, les roseaux, les visages et les voix – les voix surtout) était mienne ou que du moins, et la nuance qui ôte le possessif est de taille, je la connaissais pour ainsi dire fibre par fibre – mieux, ou pire : que j'en venais.

En ces années, c'est-à-dire encore dans le sillage de Mai 68 et de ce qu'il avait signifié pour une génération tout entière, les pensées étaient naturellement orientées de façon centrifuge et l'idée même de nation, pour tous ceux qui s'étaient engagés un peu loin dans le mouvement, était pratiquement biffée, biffée d'avance et sans examen. C'est spontanément que, même en ayant cessé toute activité proprement militante, l'on se por-

INTRODUCTION

tait ou se sentait porté vers un dépassement au sein duquel les provenances, même si elles étaient respectées, étaient en tout cas reléguées loin derrière tout ce qui allait dans le sens d'une sortie, d'une évasion. Aussi la surprise fut grande, voyant ce film à New York et, par conséquent, à l'intérieur même d'un plan d'évasion, de découvrir qu'il pouvait y avoir pour moi une émotion de la provenance.

Ce que j'avais découvert à New York, ce n'est pas, bien sûr, que j'étais français. Mais si le pressentiment existait que cette nationalité n'était pas purement for-melle et avait des contenus, il s'en serait pourtant fallu de beaucoup, alors, pour que je reconnaisse leur densité et, surtout, le fait qu'ils travaillaient en moi à mon insu. C'est ce travail souterrain, intérieur, qu'était venue me révéler mon émotion devant La Règle du jeu. Toutefois, aussitôt que l'on a pu reconnaître dans le film de Renoir quelque chose de tellement français, on s'aperçoit que ce que l'on manipule, par-delà l'évidence, voire la tautologie, demeure énigmatique. Qu'est-ce qui permet de dire cela, « tellement français »? Qu'est-ce qui le permet à propos de ce film et, en règle générale, à propos d'un paysage, d'une scène de la vie réelle, d'un produit du commerce ou d'un livre? Est-ce que cela a même un sens, une nécessité, là où il est si décourageant de voir affluer avec une régularité accablante toute une cohorte de lieux communs – des pires, strictement indexés sur l'idéologie (le « pays des libertés », par exemple), à ceux qui, simplement douteux, colportent une sorte d'impensé narcissique allant des prouesses gastronomiques au fait que les Français seraient cartésiens?

Si un pays, ce pays, est tellement lui-même, au fond

nous ne le savons pas. Ce qui s'impose dès lors c'est d'aller y voir, c'est de comprendre quelle peut être la texture de ce qui lui donne une existence, c'est-à-dire des propriétés, des singularités, et de sonder ce qui l'a formé, informé, déformé. C'est justement parce que certains croient que cela existe comme une entité fixe ou une essence, et se permettent en conséquence de décerner des certificats ou d'exclure (dans le temps d'écriture de ce livre sera apparu un « ministère de l'Identité nationale », aberration qui entraînerait, on allait le voir, tout un train de mesures strictement xénophobes), qu'il est nécessaire d'aller par les chemins et de vérifier sur place ce qu'il en est. Tâche qui prenait place pour moi au sein d'une curiosité plus simple ou plus ample venant d'un autre constat qui est que ce pays, qui était donc selon toute apparence le mien, je le connaissais en fait plutôt mal, ou en tout cas de facon trop générale ou générique, ou brouillonne.

L'idée de dresser une liste de lieux à aller voir ou de chemins à suivre me vint à la suite d'une visite à mon (futur alors) beau-père chinois, visite que je considère comme la seconde étape, le second enclenchement m'ayant conduit à ce livre. Nous sommes au début des années quatre-vingt-dix, dans la région lyonnaise. À cette époque, je travaillais en effet souvent à Lyon (en fait, à Villeurbanne, au TNP, avec Georges Lavaudant et son équipe), et Gilberte, ma femme, prise par son travail, ne pouvant s'y rendre, je lui avais proposé d'aller à sa place rendre visite à son père dans une maison de convalescence des environs de la ville. Chinois originaire du Zhejiang (Tché-Kiang continue d'être pour moi, je n'y peux rien, la « vraie » transcription) d'où il était arrivé dans les

INTRODUCTION

années trente, établi à Lyon depuis la fin de la guerre, il venait d'être opéré du cancer dont il devait mourir quelques années plus tard et s'était retrouvé dans cet établissement. Bien que cette maison, située à Pollionnay, à l'orée des monts du Lyonnais, ne soit pas éloignée de Lyon de plus d'une vingtaine de kilomètres, je constatai que le temps qu'il me fallut pour m'y rendre en bus depuis le centre, en passant par la gare routière de Gorge-de-Loup, égalait à peu près celui qu'il faut pour aller à Paris par le TGV. La surprise de cet homme que je n'avais pas prévenu, en me voyant, fut grande, je crois qu'il était très content et il se montra assez enjoué durant ma visite, allant jusqu'à me dire, avec son fort accent chinois, que les autres pensionnaires étaient des « ringards » qui ne savaient même pas jouer à la belote. Je le revois, amaigri, élégant, avec ses sourcils à la Chou En-lai, me faisant un léger signe de la main quand je suis reparti.

Mais ce dont je me souviens, plus que de la forme du bâtiment ou de l'atmosphère des salles et des couloirs, c'est de l'impression que j'eus en arrivant, ce jour d'hiver, sur la grande terrasse formant belvédère et donnant sur le paysage de collines assez élevées des monts du Lyonnais. Alors que je me serais plutôt attendu à l'enchaînement de visions un peu sinistres que ce genre de maison de repos manque rarement de provoquer – vieil homme avançant péniblement derrière son déambulateur dans un couloir beige orné de plantes vertes et d'affiches reproduisant des tableaux impressionnistes, groupe de vieilles femmes en robe de chambre s'efforçant de boire une tisane ou un thé au goût de carton dans un réfectoire où un sapin de Noël décoré que personne ne regarde clignote sans fin –, je

me retrouvais dans une sorte d'apothéose hivernale : non ces jours où une lumière d'or accentue les reliefs en les creusant, accordant à toute chose d'avoir l'air de séjourner – un instant – hors du temps, mais un de ceux, et ils sont moins nombreux encore, où le concours du brouillard et du soleil aboutit à une sorte d'émulsion qui est comme un milieu de lumière vaporisée où tout semble flotter et être en gloire, la visibilité, à laquelle pourtant en règle générale on tient, étant remplacée par l'affirmation sereine, enthousiaste, juvénile et sans âge, d'un pur rayonnement.

Et ce qui s'imposa à moi dans cette matinée de janvier, et que le reste de ma visite ne vint pas contredire, ce fut la sensation, en ce lieu de convalescence, d'une sorte d'équivalent populaire de La Montagne magique, et cela non au prix d'un effort de pensée ou d'une réflexion, mais avec la spontanéité et le naturel d'une musique que j'aurais soudain entendue. Suite à ce choc devant l'évidence de ce roman virtuel, j'eus la certitude que le territoire tout entier était truffé de tels romans et qu'à ce titre il méritait d'être revisité, non par acquit de conscience mais parce qu'un puissant écho de vérité se dégageait de ces instants. C'est ainsi que l'idée me vint de dresser une liste de lieux dont je pouvais penser qu'ils me réserveraient de telles surprises : c'étaient les lieux eux-mêmes qui m'envoyaient leurs signaux, et ils le faisaient avec d'autant plus d'insistance qu'entre-temps, grâce aussi (à partir de 1997) à mon travail d'enseignement à l'École nationale de la nature et du paysage de Blois (travail dont bien des échos s'entendront dans ce livre), je me retrouvais plus souvent qu'auparavant sur les routes et porté par la

INTRODUCTION

nécessité d'interpréter, comme un apprenti musicien, la partition de ce que je voyais.

Comme je l'avais fait pour mon livre sur le langage, dans lequel c'étaient des noms communs que je sélectionnais, je me mis à tenir, de façon confuse et improvisée tout d'abord, puis de façon concertante par la suite, une liste conçue comme un programme de lieux à visiter ou à revoir et susceptibles, donc, de constituer autant de chapitres. La maison de repos de Pollionnay était naturellement le premier d'entre eux, mais, finalement, je n'y suis pas retourné, persuadé que ce que j'y avais entrevu ne tenait qu'à un fil, brisé depuis lors. Très divers aura d'ailleurs été le destin des noms de lieux figurant sur cette liste extensible et sans fin raturée : tandis que certains ont effectivement occasionné des voyages (de découverte ou de retour) pour devenir des chapitres de ce livre, d'autres ont été abandonnés en cours de route. Mais, surtout, d'autres, imprévus au départ, sont venus s'imposer, une logique de tuilage – tel chapitre entraînant tel autre – s'étant mise en place dès lors que l'écriture eut vraiment commencé.

Pour ce qui est du genre, mon désir, s'affinant et se précisant au fur et à mesure que les choses avançaient, aura finalement été celui de parvenir à un livre composite, embrayant différentes vitesses d'écriture, tenant par certains côtés de l'essai et par d'autres du journal de bord, du récit et de l'embardée, voire, épisodiquement, du poème en prose, tout ce qu'on voudra mais en tout cas tendu par une injonction plus brutale – non pas le réalisme bien sûr, plus personne n'y croit, mais le désir que la forme verbale, quel que soit par ailleurs son travail, réponde le plus exactement pos-

sible à une dictée extérieure venant des choses rencontrées, le modèle, non verbal, étant ici celui de la photographie et de sa teneur indicielle, le petit écran baladeur des appareils numériques étant compris dans le lot. Tatouage mobile ou mue qui est quand même pour l'écriture un défi, car sous les mots le piège qui se tend toujours, via la linéarité induite par l'articulation du sens, est celui d'une involontaire refondation rhétorique.

Chemin faisant, l'Histoire, avec ses grands et ses petits récits, ses simples bulles de sens et son grand vent, m'a rattrapé, prenant une importance que je n'avais pas prévue tout d'abord. Mais ce qui est venu ainsi à ma rencontre, ce n'est ni l'histoire des manuels ni celle des guides, c'est ce qu'il faudrait appeler une histoire des traces, dont le présent serait l'affleurement. Le présent, en effet, pour peu qu'on le considère avec un peu d'insistance, finit presque toujours par apparaître comme l'espace infini et pourtant sans épaisseur où remontent lentement, comme par le fait d'une résurgence invisible, les traces parfois très lointaines de sa formation. Tandis qu'inversement commencent à descendre et à s'enfoncer en lui, puis au-delà de lui, les signaux par lesquels lui parvient ce qui le dissout et le renouvelle. Se tenir aux aguets de ce double mouvement, dans l'étendue d'un paysage qui tantôt l'apaise et tantôt l'accélère, c'est ce que j'aurai essayé de faire, en cherchant à fixer au passage ce que l'on devrait pouvoir appeler l'instantané mobile d'un pays.

2

Nasses, verveux, foënes, etc.

Bordeaux, la maison Larrieu, au numéro 51 de la rue Sainte-Colombe, entre la Grande Cloche et le cours d'Alsace-et-Lorraine. Jean-Louis Larrieu, l'actuel directeur de la firme - car il s'agit bel et bien d'une fabrique –, n'aime pas que l'on parle de boutique. C'est comme cela pourtant que, par des objets présentés derrière des vitrines donnant sur la rue, s'annonce cette maison et que se manifeste le pouvoir qu'elle a d'arrêter le passant : car ce que l'on y voit, et ce que l'on en devine, est extraordinaire. Je n'en connais en tout cas pas d'autre exemple en France, ou en Europe. Il s'agit d'une fabrique de filets, de nasses et, plus généralement, de tout ce qui sert ou peut servir à attraper des animaux vivants ou à les faire venir, les faire approcher : par conséquent un ensemble exubérant d'objets ayant à voir avec la chasse et la pêche (même si les filets servent aussi à bien d'autres choses et, notamment, à protéger, dans le bâtiment par exemple) - donc des objets qui a priori ne sont pas sympathiques, puisqu'ils sont des résultats directs de la volonté humaine de maîtrise et de domination. Oui, mais voilà, ce qui s'impose et saute aux yeux, dès la rue, dès cette rue du vieux Bordeaux, c'est une science infusée du paysage, ce sont

des procédures de ruse et de lecture, ce sont des affects presque inconnus et secrets, liés à des lieux éprouvés comme des territoires et parcourus depuis des siècles : appeaux imitant la grive, la caille ou le sanglier, filets à papillons, cordages, épuisettes et autres outils pour la pêche à pied, mais surtout filets et nasses de toutes tailles et de toutes sortes, à grandes ou à petites mailles, extensibles, souples, articulés.

Soit pour la pêche et rien que pour elle, du côté des filets, les tramails, les araignées, les sennes, les carrelets, les éperviers et, du côté des nasses, par-delà la carafe à goujon au cul troué dont les petits poissons ne savent plus sortir (qui est comme un degré zéro de la nasse), toutes sortes de variantes adaptées à telle ou telle espèce (on n'attrape pas les anguilles comme les lamproies ou les seiches) et, surtout, les verveux, qui sont des nasses articulées de plusieurs mètres de longueur : suspendus au plafond du magasin, ils sont comme de souples sculptures mathématiques : objets aériens voués au fond de l'eau, qui pourraient avoir leur valeur en eux-mêmes mais qui ne sont que les serviteurs zélés et silencieux de l'intelligence rusée, de la mètis, et d'une mètis paysanne appariée à un paysage qui est plus ou moins celui des environs de Bordeaux : car même si la maison et le magasin (avec une usine dans le Finistère) rayonnent sur toute la France voire au-delà, il reste que ce que déploie cette manufacture de filets pluriséculaire, avec toute son histoire et ce qu'elle comporte de légendaire, c'est d'abord une connaissance ancrée à des terres proches et connues, mille fois arpentées, dans lesquelles l'eau douce n'est jamais loin de la mer, la Gironde qui n'est plus la

Garonne et pas encore l'océan étant l'estuaire et le sas de cet équilibre.

Mais le récit des filets, des nasses et des verveux est avant tout celui d'un infini de la structure, où la répétition des mailles vient écrire dans l'espace des formes qui sont comme des tentatives, à partir des solides, d'imiter les fluides. Pour parler de ceux-ci, Salomon de Caus, au début du XVIIe siècle (il v a une rue à son nom à Paris, le long du square des Arts-et-Métiers), donna à son livre un titre merveilleux : Les Raisons des forces mouvantes. Or ce sont bien ces raisons dont il s'agit et ce sont ces forces qu'il a fallu reconnaître et mesurer pour que chacun de ces filets ou chacune de ces nasses rencontre l'exactitude de sa forme D'un monde de rivières lisses, aux courants secrets, aux fraîcheurs enchâssées, s'élève, via ces structures immergées, le chant du mathème, et l'on pense, forcément, en contemplant ces résilles de lignes souples ou tendues, à la perspective, à cette sorte de nasse aussi par laquelle les peintres ont cherché autrefois à capturer le visible : même paradoxe d'un parallélisme convergent, même volonté d'emprise, même jeu de cachecache, même espoir de saisie. Et ce que raconte ce voisinage, c'est peut-être d'abord l'inanité de ce qui divise les opérations humaines entre un versant manuel et un versant intellectuel – la mètis, selon son concept grec, étant ce qui réunit les deux versants en un seul et unique pli dont la main serait justement la pliure.

Il ne s'agira pas de tracer une équation pure et simple entre la grille géométrique d'un tableau utilisant la perspective et la forme d'une nasse en plaçant le poissonproie exactement au point de fuite, mais de dire, plus simplement, qu'il y a sans doute dans ce que les Ita-

liens appelèrent la *progettazione* quelque chose d'un universel, c'est-à-dire un espace où l'on peut librement faire bouger des curseurs et faire varier les surfaces d'application. Du côté de l'eau et des « forces mouvantes », cet espace devient celui d'une perspective souple ou flottante, et cela produit pour l'esprit un très important dessin.

C'est cela que l'on peut voir ou deviner à travers les vitrines de la maison Larrieu, et c'est aussi pourquoi il n'est pas indifférent de se souvenir que la manufacture de filets en question fut fondée en 1622 par Baptiste Guignan qui, soldat de Louis XIII au siège de La Rochelle, ayant par désœuvrement observé le savoir-faire des pêcheurs tissant leurs filets, eut l'idée, à son retour, d'ouvrir un atelier de fabrication de filets à Bordeaux, rue des Ayres, tout près de l'actuel siège de la rue Sainte-Colombe, à une époque où l'activité du port était importante. Avec cette date l'on se retrouve tout près de Salomon de Caus, tout près aussi de la grande filature perspective. Point de fuite et point de croix, ce qui s'établit par-delà la broderie d'espace et l'histoire familiale de la firme (une lointaine descendante Guignan ayant épousé en 1895 un Larrieu, dont proviennent en droite ligne les actuels propriétaires), c'est un étonnant creuset, où des modèles mathématiques se mêlent à des odeurs de vasières, où la patience de pêcheurs-paysans configure des objets aussi sophistiqués que le sont les *mazochii* de Paolo Uccello et par lesquels vient s'écrire la longue histoire d'un rapport de familiarité au paysage. Entre le regard peut-être distrait de Baptiste Guignan sur un quai de La Rochelle et l'actuelle devanture de la rue Sainte-Colombe, ce qui se présente, c'est tout un ensemble de gestes appelés

par les formes et les ordres de glissement de la nature, c'est toute une mimétique, toute une *Bildung*: la formation d'un tissage civilisationnel dont ce point particulier de la ville de Bordeaux, via cette maison et ses objets, est le nœud.

Des bancs de petits poissons argentés filant à toute allure, des replis d'eau lente protégés des courants, des accélérations tournoyantes, des passages à vide et des effets de siphon, des reptations d'écrevisses et le sable de l'estran griffé par les foënes, ces sortes de petites fourches pour dénicher les coquillages, des bourriches ou des paniers pleins d'éclats humides miroitant au soleil – c'est tout cela, c'est le frémissement vivant du paysage qui est incorporé à la sensation que l'on éprouve en franchissant la porte du 51, rue Sainte-Colombe Je me souviens : des trois saumons entrecroisés entourant les initiales LF et surmontés d'une couronne qui sont l'emblème de la maison, du sol en parquet du magasin avec les filets prêts pour la livraison emballés dans des sacs de plastique transparent portant une étiquette, du petit bureau derrière la paroi vitrée, assez encombré (une maquette de thonier dont les voiles bleu et rouge passés se voient depuis l'extérieur, un plan de Bordeaux et une carte de France parmi de vieux classeurs type étude de notaire et de modernes mais non flambant neufs ordinateurs); de la matière des cordages, celle, odorante, du chanvre, du lin ou du sisal, et celle, colorée ou luisante, des tressages synthétiques (nylon, polyéthylène, polyamide): je me souviens aussi de la cravate au nœud défait de l'aimable propriétaire des lieux n'hésitant pas à faire de brèves démonstrations au rayon des appeaux ; et enfin du catalogue de la manufacture qui est d'abord

un catalogue de noms et du voisinage si étroit qu'il révèle entre toute cette science halieutique ou chasseresse et la cruauté, puisqu'on y trouve non seulement des filets mais aussi des pièges à mâchoires et des collets, conformément à cet inextricable et mystérieux lien de la campagne au sang qui simultanément effraie et fascine et dont d'ailleurs toute la science que le magasin véhicule est le fruit.

Grande est l'étendue de sensations qui va de la beauté mathématique des grandes nasses suspendues à la vision de ligaments broyés dans des pièges, mais telle est et doit être sans doute la mesure selon laquelle un pays est connu et s'éprouve : non à la façon d'un paisible répertoire de souvenirs et de coutumes, mais à celle d'une pelote complexe et enchevêtrée où époques, affects et dimensions s'entremêlent comme ici le font le chanvre et le nylon, la petite épuisette et le grand carrelet, l'émerveillement et l'effroi. De telle sorte qu'en ressortant dans la rue, en plein centre de Bordeaux, on s'éprouve un peu différemment dans cette ville : remis au côté sanglant de la quête pour la nourriture, à un monde d'impitoyable chasse et levant la tête vers les immeubles, souvent très beaux, de ce quartier, on ne peut que faire le lien et se répéter la leçon de Walter Benjamin lorsqu'il constatait que les grands témoignages de culture étaient aussi des documents de barbarie : leçon qui défait à sa base l'idéologie du progrès continu ethnocentré, mais dont il faut répercuter l'effet de surprise pour qu'elle demeure effi-cace : car rien n'est moins barbare, cela va sans dire, que la rue Sainte-Colombe, surtout qu'elle s'ouvre en une sorte d'ouïe (ou de nasse...) que l'on n'a pas été iusqu'à baptiser place mais qui en a tous les aspects,

à commencer par la terrasse du café des frères Apollinaire où l'on peut, en saison, s'installer et boire un verre de vin ou n'importe quoi d'autre (mais comment boire n'importe quoi d'autre à Bordeaux?).

La forme de la rue, qui s'entrouvre juste après la devanture brun-rouge de la maison Larrieu, est due semble-t-il au fait qu'elle recouvre le contour de l'ancienne église Sainte-Colombe, dont elle tire son nom mais dont ne reste rien d'autre que cette forme, lointaine empreinte urbaine marquée dans le réseau de ce dédale étonnamment vaste déployé derrière la succession des façades longeant la Garonne et qui, des Chartrons à Saint-Michel, semble égrener toutes les manières d'habiter ou de faire la ville, de la plus austère compacité bourgeoise à l'improvisation bigarrée d'un quartier d'arrivants (autrefois espagnols, aujourd'hui maghrébins). Mais il s'agit là d'une autre histoire, celle de Bordeaux avec tous ses récits oubliés, en cours ou à venir – un monde, une ville entière, c'est-à-dire cette immensité que l'on peut toutefois, par l'entremise d'un plan, tenir dans ses mains, la toponymie déclenchant dès lors le roman au lieu de le calmer : allées de Tourny, rue Judaïque, rue de Cursol, rue Esprit-des-Lois, pont de Pierre... On dirait – et c'en sont parfois – des noms de stations, et tout pourrait glisser à partir d'eux, s'en aller dans des lointains où seraient convoqués, autant que les natifs, les grands exilés qui trouvèrent là refuge (Hölderlin et Goya), mais le propos ici, il faut presque que je me le rappelle, était tout autre – un lieu, rien qu'un seul lieu, en pleine ville une officine de campagne, un conservatoire de pratiques, une fabrique.

Le Bazacle

Une fabrique... C'est ce que serait peut-être le Bazacle, cette sorte de barrage placé entre le pont Saint-Pierre et le pont des Catalans à Toulouse, là où la Garonne, formant une ample courbe, semble infiniment s'élargir. Barrage à moulins autrefois, il alimente aujourd'hui une petite centrale hydroélectrique ouverte aux visiteurs, où a été aménagée une passe à saumons accompagnée d'un observatoire d'où l'on peut, supposément, les voir. Toulouse après Bordeaux, c'est un autre monde : ces deux villes qui, de loin, pourraient être appariées en cette entité bien trop vague que serait le Sud-Ouest sont en fait aux antipodes l'une de l'autre. Parler de Toulouse à Bordeaux est comme une faute de goût et de Bordeaux à Toulouse quasi un affront. Il n'y a pas de haine, mais les deux villes s'ignorent ou préfèrent s'ignorer, c'est plus simple. Rien de commun entre la brique et la pierre ou entre le fonds terrien qui imprègne Toulouse et la touche d'air marin qui passe à Bordeaux. Et pourtant c'est le même fleuve qui traverse ou longe les deux villes, c'est la proximité au même pays, l'Espagne, qui colore leur histoire. Mais mon sujet ici est justement le fleuve, le fleuve qui, descendant des Pyrénées pour aller rejoindre l'océan par

- P2779. Le Triomphe du singe-araignée, Joyce Carol Oates
- P2780. Faut-il manger les animaux?, Jonathan Safran Foer
- P2781. Les Enfants du nouveau monde, Assia Djebar
- P2782. L'Opium et le Bâton, Mouloud Mammeri
- P2783. Cahiers de poèmes, *Emily Brontë*
- P2784. Quand la nuit se brise. Anthologie de poésie algérienne
- P2785. Tibère et Marjorie, Régis Jauffret
- P2786. L'Obscure Histoire de la cousine Montsé, Juan Marsé
- P2787. L'Amant bilingue, Juan Marsé
- P2788. Jeux de vilains, Jonathan Kellerman
- P2789. Les Assoiffées, Bernard Quiriny
- P2790. Les anges s'habillent en caillera, Rachid Santaki
- P2791. Yum Yum Book, Robert Crumb
- P2792. Le Casse du siècle, Michael Lewis
- P2793. Comment Attila Vavavoom remporta la présidentielle avec une seule voix d'avance, *Jacques Lederer*
- P2794. Le Nazi et le Barbier, Edgar Hilsenrath
- P2795. Chants berbères de Kabylie, Jean Amrouche
- P2796. Une place au soleil, Driss Chraibi
- P2797. Le Rouge du tarbouche, Abdellah Taïa
- P2798. Les Neuf Dragons, Michael Connelly
- P2799. Le Mécano du vendredi (illustrations de Jacques Ferrandez), *Fellag*
- P2800. Le Voyageur à la mallette *suivi de* Le Vieux Quartier *Naguib Mahfouz*
- P2801. Le Marquis des Éperviers, Jean-Paul Desprat
- P2802. Spooner, Pete Dexter
- P2803. « Merci d'avoir survécu », Henri Borlant
- P2804. Secondes noires, Karin Fossum
- P2805. Ultimes Rituels, Yrsa Sigurdardottir
- P2806. Le Sourire de l'agneau, David Grossman
- P2807. Le garçon qui voulait dormir, Aharon Appelfeld
- P2808. Frontière mouvante, Knut Faldbakken
- P2809. Je ne porte pas mon nom, Anna Grue
- P2810. Tueurs, Stéphane Bourgoin
- P2811. La Nuit de Geronimo, Dominique Sylvain
- P2812. Mauvais Genre, Naomi Alderman
- P2813. Et l'âne vit l'ange, Nick Cave
- P2814. Les Yeux au ciel, Karine Reysset
- P2815. Un traître à notre goût, John le Carré
- P2816. Les Larmes de mon père, John Updike
- P2817. Minuit dans une vie parfaite, Michael Collins
- P2818. Aux malheurs des dames, Lalie Walker

- P2819. Psychologie du pingouin et autres considérations scientifiques, *Robert Benchley*
- P2820. Petit traité de l'injure. Dictionnaire humoristique Pierre Merle
- P2821. L'Iliade, Homère
- P2822. Le Roman de Bergen. 1950 Le Zénith tome III Gunnar Staalesen
- P2823. Les Enquêtes de Brunetti, Donna Leon
- P2824. Dernière Nuit à Twisted River, John Irving
- P2825. Été, Mons Kallentoft
- P2826. Allmen et les libellules, Martin Suter
- P2827. Dis camion, Lisemai
- P2828. La Rivière noire, Arnaldur Indridason
- P2829. Mary Ann en automne. Chroniques de San Francisco, épisode 8, *Armistead Maupin*
- P2830. Les Cendres froides, Valentin Musso
- P2831. Les Compliments. Chroniques, François Morel
- P2832. Bienvenue à Oakland, Eric Miles Williamson
- P2833. Tout le cimetière en parle, Marie-Ange Guillaume
- P2834. La Vie éternelle de Ramsès II, Robert Solé
- P2835. Nyctalope? Ta mère. Petit dictionnaire loufoque des mots savants, *Tristan Savin*
- P2836. Les Visages écrasés, Marin Ledun
- P2837. Crack, Tristan Jordis
- P2838. Fragments. Poèmes, écrits intimes, lettres, Marilyn Monroe
- P2839. Histoires d'ici et d'ailleurs, Luis Sepúlveda
- P2840. La Mauvaise Habitude d'être soi Martin Page, Quentin Faucompré
- P2841. Trois semaines pour un adieu, C.J Box
- P2842. Orphelins de sang, Patrick Bard
- P2843. La Ballade de Gueule-Tranchée, Glenn Taylor
- P2844. Cœur de prêtre, cœur de feu, Guy Gilbert
- P2845. La Grande Maison, Nicole Krauss
- P2846. 676, Yan Gérard
- P2847. Betty et ses filles, Cathleen Schine
- P2848. Je ne suis pas d'ici, Hugo Hamilton
- P2849. Le Capitalisme hors la loi, Marc Roche
- P2850. Le Roman de Bergen. 1950 Le Zénith tome IV Gunnar Staalesen
- P2851. Pour tout l'or du Brésil, Jean-Paul Delfino
- P2852. Chamboula, Paul Fournel
- P2853. Les Heures secrètes, Élisabeth Brami
- P2854. J.O., Raymond Depardon